

surprenait le pauvre enfant, il se zait capable de lui infliger une sévère correction.

— Ne crains rien, mon ami, je vais fermer, en m'en allant, la porte du couloir qui aboutit ici, et toi, de ton côté, tu fermeras, en sortant, celle qui donne sur la ruelle.

— Bon espoir, ma Grettly ! Je vais chercher mon frère, et Dieu veuille nous protéger !

— Bon espoir, mon Fritz ! J'ai comme un pressentiment que tu ne partiras pas.

Le jeune sabotier pressa encore sur ses lèvres, avec un douloureux serrement de cœur, les petites mains de Marguerite ; puis il sortit après s'être bien assuré que la ruelle était déserte, et il alla rejoindre Christly, qui fut enchanté d'apprendre que son grand frère allait le charger d'une mission de confiance.

Dès que l'enfant se fut glissé lestement dans le cellier, Fritz ferma soigneusement la porte, mit la clef dans sa poche et remonta vers la place. Il avait à peine fait vingt pas, qu'il aperçut, venant vers lui, le vieux Melzer et le bourgmestre, qui tous deux paraissaient en proie à la plus violente agitation. Fritz le salua poliment et s'effaça le long de la muraille pour les laisser passer, mais ni l'un ni l'autre ne daigna lui rendre son salut. Derrière eux marchait à distance respectueuse le garde champêtre, qui festonnait de temps en temps quelques zig-zags pour égayer sa route, et derrière lui accourait la foule des curieux qui, comme une marée vivante, eût bientôt inondé la place.

— Bonjour, ami Fritz, dit le garde en passant.

— Bonjour, père Kurthil, répondit le jeune sabotier, vous êtes plus poli que notre bourgmestre, vous.

— Eh bien ! repartit le vieux soldat sans s'arrêter, où est le mal ?

Et avant hier, dans la forêt, pensa Fritz, le vieux Gaspard était moins fier qu'aujourd'hui. Je suis sûr, d'avance que Grettly n'obtiendra rien de ce vieillard entêté, et que Christly perdra son temps dans le cellier. Je regrette bien de l'avoir dérangé. Il jouait de si bon cœur ! Si le bonhomme n'était pas là,

j'irais sur le champ rendre la liberté à ce pauvre petit.

Tout en gagnant son logis, Fritz se félicitait de plus en plus de s'être enrôlé ; mais en même temps il songea à sa mère, aux justes reproches qu'elle était en droit de lui adresser, aux larmes qu'elle allait verser, car il se sentait bien coupable envers elle. Un instant, il eut la pensée de partir sans la revoir et de ne lui écrire que lorsqu'il serait arrivé à sa destination.

Peut-être se fût-il arrêté à ce projet, s'il n'eût aperçu la Marannelé, qui venait à sa rencontre, et qui lui souriait de loin. Alors il courut vers elle, la serra sur son cœur, et l'entraîna dans la cabane.

LE SOMMEIL FORCÉ.

La Marannelé se dégagea doucement des bras de son fils, et le menaçant du doigt en souriant, comme les mères seules savent sourire :

— Fritz ! Fritz ! lui dit-elle, voilà des caresses qui me semblent de mauvais augure. Quand tu étais enfant, c'est ainsi que tu m'embrassais, lorsque tu avais quelque faute à m'avouer. Grand fou ! continua-t-elle en haussant les épaules, as-tu donc peur que je te gronde, parce que, depuis plus de deux heures, le déjeuner t'attend ? Je n'en mangerai que de meilleur appétit. D'ailleurs, ce n'est pas tous les jours fête, n'est-ce pas, garçon ?

— C'est vrai, ma mère, répondit Fritz en détournant la tête pour cacher l'émotion que ces simples paroles avaient produit en lui.

La Marannelé croyait aux pressentiments, et néanmoins elle ne prévoyait pas le malheur qui la menaçait comme un sinistre oiseau de nuit rôdant autour d'elle. Jamais elle n'avait été plus gaie, et Fritz se sentait le cœur navré en songeant que, d'un seul mot, il allait changer en larmes ce sourire qui venait si rarement aux lèvres de sa mère. Il approcha silencieusement son escabeau de la table, et la veuve alla s'asseoir en face de lui. Tout en traçant, avec la pointe de son couteau une croix sur l'envers du pain avant de l'entamer,